



HAL
open science

Comparaison et reconstruction en berbère. Exemple du lexique géographique

Abdallah Elmountassir

► **To cite this version:**

Abdallah Elmountassir. Comparaison et reconstruction en berbère. Exemple du lexique géographique. The hand book of Berber Linguistics, Springer Nature Singapore, pp.683 - 697, 2024, Springer Handbooks in Languages and Linguistics, 978-981-99-5689-0. <10.1007/978-981-99-5690-6>. <hal-04905971>

HAL Id: hal-04905971

<https://hal.science/hal-04905971v1>

Submitted on 12 Feb 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Comparaison et reconstruction en berbère Exemple du lexique géographique

Abdallah El Mountassir¹

Structuration et organisation du lexique

Dans la description des langues, les linguistes (structuralistes) s'accordent à admettre que le lexique d'une langue n'est pas un simple répertoire des mots isolés les uns des autres. Comme les phonèmes (en phonologie) et les formes grammaticales (en morphologie et en syntaxe) sont structurables, le lexique peut l'être aussi. Le linguiste George Mounin (1975 : 49-50) affirme dans ce sens que « [...] tous les linguistes d'aujourd'hui demeurent d'accord qu'il doit y avoir une organisation quelconque du lexique, et de son contenu : les significations. Tous demeurent d'accord qu'il est impossible de penser que les mots sont présents d'une manière ou de l'autre dans notre tête sous la forme d'éléments totalement isolés les uns des autres. C'est cette conviction qui s'exprime quand on répète qu'une langue n'est pas une nomenclature (Saussure), un répertoire, un inventaire (Martinet), un sac à mots (Harris), un empilement de noms (Whorf). »

La méthode d'analyse qui est le plus souvent suivie dans la structuration d'un lexique quelconque est basée sur le principe de l'opposition entre les structures formelles et les structures sémantiques : des différences de forme des unités linguistiques ne sont pertinentes que si elles entraînent des différences au niveau du sens. Pour les structuralistes, il est donc possible de structurer le lexique en délimitant des champs restreints de significations ou champs sémantiques. Un champ sémantique est un ensemble de termes qui se rapporte à un même domaine d'expérience. Il importe de préciser ici que chaque champ sémantique est intimement lié au contexte socioculturel. En d'autres termes, un champ sémantique constitue une catégorisation et une classification d'un domaine d'expérience propre à une communauté. Un champ sémantique d'habitat, par exemple, ne peut être conçu d'une manière identique dans toutes les langues ou dans les communautés culturelles différentes.

Dans cette perspective, la structuration du lexique, qui varie d'une langue à l'autre, est donc un véritable dévoilement de la pensée. Les linguistes, et plus particulièrement les ethnolinguistes, s'accordent à reconnaître dans l'étude du lexique un meilleur moyen de pénétrer dans l'univers mental des locuteurs : les mots finissent toujours par reconstituer les systèmes de pensée et par décrypter le monde. Comme le souligne Jacqueline Picoche (1993 : 39) « le lexique n'est pas un simple inventaire, dûment étiqueté, des réalités extralinguistiques, mais une interprétation de cette réalité. »

Dans leurs analyses du lexique d'une société donnée, les chercheurs ont toujours été sensibles aux champs morphosémantiques. Il s'agit d'identifier et d'étudier des rapports formels et sémantiques dans une série de mots. Rappelons qu'un champ morphosémantique implique l'existence d'un ensemble de groupes de mots qui présentent des éléments formels (signifiants) et sémiques (signifiés) communs. Le concept de champ morphosémantique dans les langues suppose ainsi la convergence des deux structures morphologique et sémantique ; ce qui signifie que les mêmes catégories sémantiques sont exprimées par les mêmes

¹ Laboratoire de recherche Langue, Littérature, Culture et Identité (LLCI), Université Ibn Zohr – Agadir (Maroc), a.elmountasser@uiz.ac.ma

catégories morphologiques (voir ci-dessous l'étude de la base ΥR). L'ensemble d'une série de mots d'un champ morphosémantique remonte historiquement à une base commune qu'on désigne par l'étymon. Cette base constitue ainsi une matrice et un support de famille des mots.

Quelques données berbères

Dans les études sémitiques, David Cohen (1975) avait attiré l'attention sur l'existence de plusieurs séries de racines bi-consonantiques qui évoquent telle ou telle signification fondamentale. A partir par exemple d'une base radicale BT qui véhicule la notion centrale de « couper, fracturer », D. Cohen a établi plusieurs groupes de racines BTT, BTR, BTK, BTL, ... Toutes ces racines sont associées au champ sémantique de « couper, fractionner, diviser, fragmenter, ... ». Nous avons donc ici un groupe de racines tri-consonantiques qui ont en commun la base BT, considérée comme le noyau sémitique. En d'autres termes, nous avons les mêmes structures formelles qui véhiculent, dans divers contextes, les mêmes valeurs sémantiques.

Dans le domaine berbère, des travaux sur la structuration du lexique et l'élaboration des champs morphosémantiques ont été publiés sur ce sujet². Dans ses travaux sur les bases radicales en berbère, Salem Chaker a mis en évidence une liste d'une trentaine de bases bi-consonantiques. Chaque base véhicule une notion centrale : FR « notion de séparation » (*frs* « nettoyer, émonder, ... », *frn* « trier », *fruri* « éclore, sortir de son enveloppe », ...), GM « notion de (re)cueillir, rassembler » (*gmr* « chasser, cueillir, récolter, ... »), KR « notion de rondeur, enroulement » (*krs* « nouer », *krd* « emballer », *krf* « être entravé »), NY « notion de destruction » (*ny* « tuer », *nyd* « écraser »), etc. Avec l'établissement de ces séries de racines radicales, nous ne pouvons que constater les rapports existants entre la forme et le sens des unités lexicales.

Concernant le lexique berbère de l'espace, nous avons étudié dans nos travaux antérieurs (El Mountassir 1998, 2001, 2002, 2005a, 2005b) quelques bases radicales à ce sujet. Chaque base bi-consonantique génère plusieurs groupes de racines qui sont associées à un champ sémantique particulier dans le domaine spatial et géographique. A partir de la base L Υ , par exemple, nous avons une série de quatre racines LK, LQ, LY et LX qui évoquent les diverses nuances sémantiques de « terre alluviale, boue, humidité, terrain marécageux, vaseux, ... » : *lley* « lécher », *taluyi* « mollesse », *ilxix* « être imbibé d'eau (terre) », *allay*, pl. *allayn* « fond (d'un trou, d'un puits, ...) », *iliy*, pl. *iliyn* « petite rivière »³ (tachelhit, Maroc central) *allay*, *tallayt* « boue, terre boueuse », *tilkki* « terrain marécageux », *amllaku* « terre alluviale » (tachelhit)⁴ *alxix*, pl. *ilxixn* « sables mouvants, terrain humide et boueux » (Maroc central) *ilqiq* « être mou », *alylyy* « mou et humide », *luy* « être trouble, boueux », *allay* « fond de vase, de boue », *tallayt* « boue de terre glaise » (kabyale, Dallet 1982 : 458)

² Nous citons ici Galand-Pernet 1963-1966, 1984 ; Chaker 1979, 1995 ; El Mountassir 1996, 2002 ; Galand 1997 et Naït-Zerrad 2000.

³Le terme *iliy* est attesté en toponymie dans le sud-ouest marocain. C'est le cas de la localité d'Iliy dans le versant ouest de l'Anti-Atlas, située à une soixantaine de kilomètres au sud-est de Tiznit. Rappelons que cette localité est célèbre par son château *Tigmmi n-Iliy* qui a joué un rôle important dans le commerce transsaharien durant la période XVII-XIX^e siècle.

⁴La toponymie de l'Anti-Atlas occidental offre un grand nombre d'exemples avec le terme *amllaku*, ou la forme du féminin *tamalukt* / *tamllakut*. Nous citons ici l'exemple de *Tamalukt* qui est le nom d'un petit village au nord de l'oued *Ulyas* à *Id gg° Arsmouk*.

talayyt « vase gluante » (kabyle, Dallet 1982 : 459)
talak « argile, terre grasse », *alaku*, pl. *alakutn* « vase, boue qui se dépose au fond des eaux »,
ilouk « sables mouvants » (touareg de l'Ahaggar, Foucauld 1951 : 1029-1030)
etc.

Tous ces mots, dispersés dans des aires géographiques différentes, sont rattachés au niveau diachronique à la base *LY* (latérale + vélaire) qui véhicule la notion centrale de « humidité, mouillage ». Nous avons ici une matrice sémantique fondamentale et productive en berbère⁵. Il est important de rappeler que toutes ces racines, dont la latérale *L* constitue l'élément constant, sont apparentées et que les consonnes *y*, *q*, *k* et *x* sont considérées comme des variantes dans le système phonologique diachronique du berbère (Chaker 1995).

Par ailleurs, dans notre étude sur le lexique de l'espace en berbère, nous avons mis en évidence que ce vocabulaire présente beaucoup de mots isolés qui ont rompu, par suite aux évolutions phoniques et sémantiques, des liens avec leurs familles. Notre objectif dans ces travaux est d'essayer de regrouper ces termes isolés dans des familles de mots en identifiant les liens formels et sémantiques entre eux. C'est le cas par exemple de la série des mots comme *ifri* « grotte, cuvette (terrain), gîte », « aiguille rocheuse très mince » (touareg de l'Ahaggar), *tafrawt* « dépression de terrain, cuve, bassin de réception d'un puits », *iferd* « cuve, étang, bassin creusé destiné à retenir l'eau de la pluie », *fruri* « s'émietter, s'effriter », *fri* « déchirer » (kabyle), *frem* « être ébréché, édenté », *frekek*, *frekef* « se craqueler, se fissurer », etc., qui présentent bien des relations de forme et de sens. Toutes ces unités lexicales, ayant en commun la séquence consonantique *FR*, appartiennent à la même famille lexicale et sémantique qui évoque, dans le domaine géographique, des espaces et des terrains présentant des dépressions et accidents topographiques (cluse, cuve, cuvette, grotte, ..). En d'autres termes, ce groupe de mots forme un champ morphosémantique cohérent.

Comparer pour reconstruire

A l'intérieur d'un champ morphosémantique, les unités lexicales ne sont analysables, dans la plupart des cas, qu'en diachronie. D'où la nécessité et l'importance de la comparaison interdialectale. Pour le traitement du lexique d'une langue, la comparaison est un outil fondamental. Une étude des champs lexicaux ou sémantiques en berbère ne peut apporter des résultats satisfaisants si elle est limitée à un seul parler. La méthode consiste à établir un inventaire de mots, aussi complet que possible, attestés dans des parlers différents. Dans le domaine du vocabulaire de l'espace en berbère par exemple, une telle démarche comparative permet de mettre en évidence des modes de formation lexicale et d'appréhender des changements et l'évolution des termes sur le plan phonique (usure phonétique) et sémantique. Notre analyse du vocabulaire de l'espace est donc basée sur le principe de la comparaison des unités linguistiques dispersées dans des aires géographiques diverses. Pour pouvoir reconnaître la parenté entre ces différentes unités, la comparaison interdialectale s'impose, car sur le plan synchronique, les mots paraissent toujours indépendants les uns des autres. Dans ce contexte, on ne peut parler de méthode comparative sans évoquer la reconstruction. Les deux démarches sont liées. A ce propos, Galand-Pernet (1985 : 15) précise : « [...] Quant au 'berbère' au sens de protolange, ayant existé (sous quelle forme ?) à une époque préhistorique, on peut affirmer qu'à partir d'un noyau commun il s'est différencié au cours de la protohistoire de façon à produire des variétés linguistiques qui ont suivi leur propre évolution, sur des territoires aujourd'hui dispersés de l'Égypte au Maroc. On se sert donc de

⁵ A propos de cette base *LY*, voir El Mountassir 2002.

la comparaison pour reconstruire les traits anciens de ce proto-berbère, comme on le fait pour l'indo-européen. »

La comparaison est également indissociable à l'explication des unités lexicales. Dans le champ des études berbères, la comparaison interdialectale rend des grands services aux linguistes dans la mesure où cette comparaison permet d'expliquer certaines évolutions phonétiques, morphologiques et sémantiques à l'intérieur d'un parler particulier. Sur le plan sémantique par exemple, l'étude de certains mots est assez intéressante pour discerner le degré de leur évolution du sens. Prenons le cas du terme *tigmmi* qui a le sens de « maison » en tachelhit. La comparaison avec d'autres parlers berbères, où le même terme est attesté, permet de comprendre comment le sens actuel de « maison », en tant que "construction", en tachelhit est lié à une signification antérieure en rapport avec la notion d'« unité sociale » :

« domaine, maison, tente », Ayt Hdiddou (Azdoud 1985 : 66)

« douar, groupe de tentes dressées et disposées en cercles; groupe de gens placés en rond; place centrale d'un village ou d'un douar », Maroc central (Taïfi 1991 : 157)

« maison-forte, châtelet », vallée de Dadès

« village, campement, bivouac », Ayt Mgild

« vaste terrain de culture », kabyle (Dallet 1982 : 260)

« centre de douar où sont parqués les animaux », Zemmour

« jardin irrigué », Mzab (Delheure 1984 : 69).

Il ressort de ces différents sens « maison, tente, campement, jardin, village » que le terme *tigmmi* renferme l'idée de « espace approprié par l'homme pour ses besoins domestiques ». La signification initiale de *tigmmi* ne peut s'interpréter que dans le cadre d'une structure sociale berbère bien déterminée. Cette signification ne traduit, en aucun cas, le concept matériel de maison (en tant que maison construite et bâtie). La conception matérielle de *tigmmi* est le résultat d'une évolution sociale de la société berbère⁶.

Le sens de *tigmmi* en tant que "construction" est donc bien postérieur à *tigmmi* en tant que "unité sociale (groupe familial)". Mais, l'évolution de la langue en parallèle avec l'évolution sociale a fait de sorte que ce terme désigne aujourd'hui maison-bâtie en tachelhit. Ce type de changement sémantique révèle le phénomène qui s'est produit dans d'autres langues en dehors du monde berbère. Les études de l'évolution des langues indo-européennes par exemple ont fini par distinguer le groupe de résidence domestique et l'espace qu'il occupe. La confusion entre les deux concepts -social et spatial- avait entraîné des difficultés dans les travaux des étymologistes dans le domaine du vocabulaire de l'habitation. Comme l'a bien souligné Emile Benveniste (1955 : 21) : « les unités sociales ont été identifiées au cadre spatial de leur habitat. Ces exemples montrent comment des dénominations sociales ont été transférées à des groupements territoriaux. Ainsi, la notion de "famille" et celle de "habitation" (bâtie) se sont rapprochées puis associées (...) il s'est produit des contaminations qui obscurcissent et rend souvent indélicate la répartition étymologique ».

La remarque de Benveniste est tout à fait valable pour le berbère. Nous verrons plus loin dans d'autres exemples comment les concepts sociaux ont été transférés aux concepts spatiaux et géographiques.

Exemple de la base YR et la notion de "dureté, sécheresse"

Le lexique géographique berbère présente un nombre considérable de termes désignant les variétés des sols, les formes du relief et les types de terrains. Nous retrouvons dans ce lexique

⁶ Pour plus de détail à ce sujet, voir El Mountassir 2010

un vocabulaire commun à la plupart des parlers berbères qui sont dispersés et éloignés géographiquement. Nous avons là une richesse lexicale qui n'a pas encore bénéficié d'études rigoureuses et systématiques de la part des chercheurs berbésisants. L'étude de ce lexique, qui contient un vocabulaire ancien, est un meilleur moyen de restituer des fonds lexicaux et sémantiques communs à l'ensemble des parlers berbères.

Dans une bonne partie des parlers berbères, le vocabulaire abondant qui désigne un espace dur, aride et sec (lieu sec, terrain pierreux, bord de mer, plaine sèche, ...) est construit à partir de la base YR (base bi-consonantique) qui véhicule la notion de «dureté, sécheresse». Nous avons ici une matrice de base fondamentale et productive en berbère.

A cette notion se rattache un grand nombre de termes formant un champ lexical immense. Cet inventaire lexical est constitué d'une centaine de mots appartenant à des aires dialectales diverses. L'ensemble de ces termes forme un champ morphosémantique cohérent. Rappelons qu'un champ morphosémantique est constitué d'un ensemble de mots qui sont apparentés par leurs formes et par leurs sens. Chaque champ morphosémantique implique l'existence d'un ensemble de mots qui présentent des éléments formels et sémiques communs. Ajoutons que l'ensemble de la série des mots d'un champ morphosémantique remonte au niveau diachronique à une base commune (qu'on désigne par l'étymon). Celle-ci constitue le niveau le plus profond d'une famille de mots.

Dans ce qui suit, nous tenterons de reconstruire ce champ morphosémantique qui exprime la notion de «dureté, sécheresse», en examinant quelques relations morphologiques et sémantiques entre, d'une part, les divers termes de ce champ et, d'autre part, entre l'étymon et les mots qui en dérivent. Le but de cette analyse est d'appréhender les différents types de relations de parenté qu'entretiennent ces termes. S'il est plus facile de déceler par exemple la relation morphologique et sémantique entre le verbe *yar* «être sec, dur» et ses dérivés : *syer* «sécher, durcir», *asyer* «fait de sécher, dureté», cette relation est moins facile à établir entre les mots *tayart* «plage», *akerkur* «endroit, terrain pierreux», *azayar* «plaine, extérieur, dehors», pl. *izuyar* «désert» (Mzab, Ouargla), *azqur* «bûche de bois», (kabyle), ... etc. La relation qui unit ces unités lexicales est strictement diachronique ce qui n'est pas, normalement, perceptible pour les locuteurs. C'est en établissant une notion commune de ces mots et en les regroupant dans un même champ morphosémantique qu'on peut alors se rendre compte de leur parenté et leur interdépendance formelle et sémantique.

Par ailleurs, comment comprendre par exemple le sens étymologique de *tayart* «plage» en tachelhit sans tenir compte de différents sens que ce même terme possède dans d'autres parlers berbères ? La solution est de collecter la totalité d'acceptions sémantiques de ce terme attesté dans divers parlers pour se rendre compte de l'existence d'un noyau sémique. C'est également par l'étude comparative qu'on peut repérer l'évolution sémantique et formelle d'un terme et par là, son «épaisseur» diachronique. Nous adoptons donc ici une approche qui dépasse le cadre figé de l'analyse synchronique pour tenter une analyse historique et diachronique par le biais de la comparaison interdialectale. Cette approche permet de restituer et de comprendre les permanences et les changements des formes linguistiques.

Ajoutons que ce champ morphosémantique est formé de racines bilitères YR , QR , KR , GR . Toutes ces racines sont apparentées. Les consonnes Y , Q , K et G sont considérées ici comme des variantes dans le système phonologique diachronique du berbère (Chaker 1995).

Lieu sec et pierreux, endroit dur, terrain rocailleux et aride,

akerkur, fém. *takerkurt* «endroit sec et pierreux, tas de pierres», tachelhit

takerkurt «sol pierreux, dur», tachelhit (plaine d'Achtoukn)
takerakart «terre sèche», tachelhit (Laoust 1920 : 262)
akerkur, pl. *ikerkurn* «tas de pierres»; *takerkurt*, *amquqr* «petit tas de pierres», Maroc central (Taïfi 1991 : 344)
Takerkurt n-Ahaggar «massif montagneux central du pays des Kel-Ahaggar», (Foucauld 1951 : 875)
aqerqar «endroit sec et pierreux», kabyle (Dallet 1982 : 670)
teyart «fait d'être sec, de se sécher», par ext. «endroit sec», touareg de l'Ahaggar (Foucauld 1951 : 1752)
atyer «endroit plat à sol argileux», touareg de l'Ahaggar (Foucauld 1951 : 1754)
teyeryert «aire pour battre le grain», touareg de l'Ahaggar (Foucauld 1951 : 1755)
tiyeryert «sol de maison», kabyle (Dallet 1982 : 623)
ayeryur «élargissement de vallée, à sol uni et dur, en plaine», touareg de l'Ahaggar (Foucauld 1951 : 1755)
azyar «plaine; plaine sèche», *tazayart* «petite plaine», kabyle (Dallet 1982 : 952)
azayar, pl. *izuyarn* «plaine; plateau. Grande plaine servant de pâturage au bétail pendant la transhumance d'hivers», Maroc central (Taïfi 1991 : 799)
azayar «plaine», tachelhit
azyar «extérieur, dehors», pl. *izuyar* «désert», Mzab (Delheure 1984 : 253)
azyar, pl. *izuyar* «extérieur, dehors», par ext. «désert, hors de l'oasis», ouargli (Delheure 1987 : 395)
tayaryart, pl. *tiyaryaren*, «endroit de terre séché et durci par le soleil», touareg de Niger (Prasse 1998 : 121)

azayar, tazayart, pl. izuyar

Dans cet inventaire, on remarque que le terme *azayar*, fém. *tazayart* est attesté dans plusieurs parlers berbères avec des sens différents. Dans certains parlers (tachelhit, Maroc central, kabyle), on traduit souvent *azayar* par « plaine, plateau » qui s'oppose à *adrar* « montagne » ; et dans d'autres (Mzab, Ouargli) le même terme désigne « dehors, extérieur, désert ». La comparaison interdialectale et l'analyse sémantique montrent que le noyau sémique du terme *azayar* ne contient aucune notion de « plat, platitude » ou de « dehors ». Quelle est donc l'idée initiale que véhicule le sémantisme d'*azayar* ? Pourquoi ce terme désigne-t-il ici « plaine, plateau » et là « dehors, extérieur » ?

Par ailleurs, on relève de nombreux toponymes avec le terme *azayar*, ou sa forme du pl. *izuyar* dans le sud-ouest du Maroc et dans les zones présahariennes (les oasis de *Tata* et d'*Aqqa*). La plupart de ces lieux étaient des anciens pâturages pour les habitants de l'Anti-Atlas oriental. Emile Laoust (1940 : 33) a mentionné le nom *Tazayart*, forme féminine d'*azayar*, dans le Haut Atlas central. C'est « le nom d'un plateau qui se dresse au sommet de murailles puissantes de Wankrim. Ce plateau, *nu, vide*, compris entre 3800 et 3980m est un *désert de pierres* ». La description de Laoust à propos du toponyme *Tazayart* résume bien le sémantisme de ce terme. En effet, cette définition met en évidence les traits sémantiques de « sécheresse, dureté, nudité, aridité ».

A travers les données linguistiques présentées dans notre inventaire, nous comprenons que le mot *azayar* est une forme nominale en *as-* construite à partir du verbe *syer* « sécher, faire sécher, durcir ». Ce verbe est lui-même une forme dérivée en *s-*, à valeur causative, à partir de *yar* "être sec, dur". Le même verbe est connu dans plusieurs parlers :

yar, ttyar (inac.) «être dur, sec (objet, lieu, ...)», *syer* «sécher, durcir», tachelhit
qqar «être sec», *syer* «durcir, rendre dur, faire sécher», kabyle (Dallet 1982 : 622)

qqerqer «être nu, désert (terrain)», kabyle (Dallet 1982 : 670)
yar «être sec, se sécher», par ext. «être durci, se durcir, être dur (sol, terrain, pain, bois, ...)»,
yeryer «rendre sec et dur», *ayeryer* «fait de rendre sec et dur», *syer* «sécher, faire sécher»,
asyer «fait de rendre sec», touareg de l'Ahaggar (Foucauld 1951 : 1751, 1753-1754)
yar « être sec, se sécher ; être dur, durcir », *seyer* « sécher », *aseyer* « fait de sécher », touareg
de Niger (Prasse 1998 : 118)
qqur «être sec», Siwa (Laoust 1932 : 294)
qqar «être sec, dessécher, faner, être aride (terre), *syer* «sécher, rendre sec, faire sécher»,
aqqurar «sec, aride, dur» (adj.), Maroc central (Taïfi 1991 : 198)
qqar, *tyar*, «être sec, être dur, durcir, être raide», *syr* «sécher, durcir», *ttusyr* «avoir été
séché, durci», *ayurar*, pl. *iyurarn* «le dur, le sec (adj.)», Ayt Hdiddou (Azdoud 1985 :
181)
qqar «être sec, sécher, être dur, durcir», *sseqqar* «faire sécher, faire durcir», Mzab (Delheure
1984 : 162)
qar, *tyara* « être sec », *syer*, *syara* « faire sécher », Beni-Snous (Destaing 1914 : 321)
eyru «dessécher légèrement à la surface», *yruyru* «être presque à sec (lieu, puits, source, ...)»,
yeregget «être à sec, ne plus avoir d'eau (cours d'eau, ruisseau, source, puits)», *seqqergget*
«mettre à sec», touareg de l'Ahaggar (Foucauld 1951: 1756-1757)
qqar «être sec, sécher, être dur, durcir», *ssqar* «faire sécher», ouargli (Delheure 1987 : 242)
yyeryr «être aplani, damé, aménagé en plate-forme, en terrasse», *ssyreyr* «aplanir, aménager
en terrasse»; *tyryrin* «aire aplanie, plate-forme», ouargli (Delheure 1987 : 242)
teyart «fait d'être sec, de se sécher», touareg de l'Ahaggar (Foucauld 1951 : 1752)
teyiret «être desséché et durci (sol argileux) », touareg de l'Ahaggar (Foucauld 1951 : 1754)
yyeryer «aménager une plate-forme», kabyle (Dallet 1982 : 622)
aquran, fém. *taqurant* «sec, dur(adj.)», *iquranen* «période de l'été où tout est sec», kabyle
(Dallet 1982 : 622).

Pour les populations de la montagne, le terme *azayar* fait partie du vocabulaire spatial spécifique à leur mode de vie. Ainsi, la vallée du Souss, que les communautés de l'Anti-Atlas occidental *Ibudrarn* découvrent de leur montagne, est appelée *azayar*. Ce même terme désigne également pour les populations du Haut-Atlas central la grande plaine ensoleillée de Marrakech, connue aujourd'hui sous le nom de Lhaouz. La grande vallée de Sebou, au nord du Moyen-Atlas, portait jadis le nom *Azayar*. Cet ancien toponyme est remplacé aujourd'hui par le terme arabe *Lyarb* (litt. ouest). Pour toutes ces populations de montagnes, *azaḡar* désigne un territoire (plaine, plateau, vallée) où elles mènent leurs troupeaux pendant les périodes de l'hiver. *Azayar* constitue ainsi pour elles un refuge contre le froid. Ce terme est donc en rapport au mode de vie et à l'expérience propres aux transhumants.

Chez les Ayt Hdiddou, populations du Haut-Atlas oriental, *azayar* est un terme qui fait partie du lexique de l'orientation géographique (Azdoud 1985 : 262). *Azayar* désigne ainsi dans ce milieu la direction ouest. Or, il est important de préciser que *azayar* est d'abord le nom du territoire situé à l'ouest du pays Ayt Hdiddou. Autrement dit, la direction ouest est nommée ici à partir du nom du territoire. Nous avons ici un principe de la dénomination des directions géographiques qui est connu dans d'autres sociétés berbères⁷.

⁷ Le vocabulaire de l'orientation en berbère est fondé essentiellement sur le vécu et la réalité géographique propres à chaque milieu. Ainsi, si le terme *tagut* «brume, vent frais de l'ouest» désigne aussi la direction ouest en tachelhit, c'est parce que, dans la plaine de Souss, la brume vient de l'ouest qui est la direction de la mer. Pour d'autres localités du Haut-Atlas occidental, la direction ouest est désignée par *lbhr* «la mer». En ce qui concerne d'autres sociétés berbères, le terme *ataram* par exemple désigne chez les touaregs du Niger la direction ouest ; or ce même terme signifie d'abord «le bas, l'aval» car c'est vers l'ouest que le soleil «tombe». Chez les mêmes populations, la direction de l'est est désignée par *enneg*, terme qui signifie à l'origine «le haut». A propos du terme *ataram*,

Les données linguistiques présentées plus haut montrent que, dans certains parlers berbères, *azayar* est associé à la notion de « lieu sec, inculte » qui se traduit dans la langue par les traits sémiques de « espace desséché, aridité, ailleurs, extérieur, espace non humain ». Il s'agit souvent des populations des oasis pour qui *azayar*, pl. *izuyar*, désigne le territoire situé à l'extérieur de l'oasis et à tout espace d'habitat humain. D'où le sens de « dehors, extérieur » et par extension « désert », comme c'est le cas des communautés des oasis de Mزاب (Delheure 1984 : 253) et de Ouargli (Delheure 1987 : 395). Nous avons ainsi ici une opposition spatiale fondamentale *azayar* / oasis propre à ces communautés qui connaissent un mode de vie entièrement différent de celui des populations de montagne de l'Atlas marocain. L'oasis c'est le centre de vie et d'habitat qui s'oppose à *azayar*, espace aride et sec⁸.

akerkur, takekurt

Appartient à ce champ morphosémantique de « dureté, sécheresse » le terme *akerkur*, fém. *takekurt* (réalisé parfois avec une pharyngalisation de r : *akerkur, takekurt*). Ce terme est connu dans de nombreux parlers berbères avec le sens de « tas de pierres, endroit sec et pierreux » (tachelhit, Maroc central). Comme les consonnes vélaires *k, g, γ* et *q* connaissant de nombreuses alternances dans la phonologie diachronique berbère, on peut rapprocher *akerkur* d'autres termes comme *aqerqar, ayeryur, tayaryart, ...* attestés dans certains parlers : *aqerqar* « endroit sec et pierreux (kabyle, Dallet 1982 : 670), *tayaryart*, pl. *tiyaryarin*, « endroit de terre séché et durci par le soleil » (touareg de Niger, Prasse 1998 : 121), *tiyeryert* « sol de maison » (kabyle, Dallet 1982 : 623), *ayeryur* « élargissement de la vallée, à sol uni et dur, en plaine » (touareg de l'Ahaggar, Foucauld 1951 : 1755).

Rappelons que de nombreux toponymes avec *akerkur* ou la forme du féminin *takekurt* sont attestés dans plusieurs localités du sud-ouest du Maroc et dans les zones montagneuses du Haut-Atlas occidental (Laoust 1940). Ces toponymes désignent souvent des lieux et des terrains secs, arides et pierreux. Ajoutons que le massif montagneux central du pays des Kel-Ahaggar est connu chez les touaregs par le nom *Takerkurt n-Ahaggar* (Foucauld 1951 : 875).

Par ailleurs, nous avons avec les exemples *akerkur, takekurt, amquqr, aqerqar, ayeryur, ...* un procédé morphologique de redoublement consonantique bien connu en lexique berbère (Chaker 1990 et 1997, El Mountassir 1996 et 2002) ainsi que dans d'autres langues chamito-sémitiques. Ce mode de formation lexicale est d'origine expressive avec un sens fréquentatif et augmentatif⁹. Les mots formés à partir de ce modèle morphologique traduisent souvent des réalités qui se caractérisent par la multitude, l'affluence et l'abondance. Ainsi, le terme *akerkur* (redoublement des consonnes *k* et *r*) « terrain pierreux / tas de pierres » doit être interprété comme « terrain avec des pierres ici et là ; terrain parsemé de pierres ».

Ces mots appartiennent ainsi à un modèle morphologique qui est associé à un sens. En d'autres termes, nous avons ici un paradigme constitué d'un ensemble de mots qui ont des

mentionnons ici l'appellation *Kel Ataram* (= gens de l'ouest) qui désigne les touaregs *Kel Tamashaq* du Niger. (v. P. Galand-Pernet 1992, D. Casajus 1981, E. Bernus 1982.)

⁸ Nous retrouvons ici la même conception géographique extérieur → désert que nous avons dans d'autres sociétés berbères. Il s'agit souvent des sociétés nomades sahariennes ou des populations des oasis. C'est l'exemple du terme *esuf* en touareg du Niger qui signifie "extérieur" et par extension "steppe déserte, solitude". En touareg de l'Ahaggar, le terme *ténééré* désigne "extérieur" par rapport à l'habitat humain, et par extension "désert plat" (Foucauld 1951 : 1397-1399). Le sens de l'extérieur est toujours perçu ici par opposition à l'habitat humain. (V. P. Galand-Pernet 1992, D. Casajus 1981).

⁹ P. Guiraud (1967) désigne ce type de formation lexicale, qui est connue aussi dans d'autres langues, par formation tautologique.

structures morphologiques analogues : le redoublement consonantique. Il s'agit dans la plupart des cas de redoublement des deux consonnes. Ce paradigme est un modèle à partir duquel de nouveaux mots peuvent être créés. C'est dans ce type de formation lexicale que la notion de structure est fondamentale : une fois le mot trouve sa cohérence morphologique à l'intérieur de ce paradigme, il trouve en même temps sa cohérence sémantique. Rappelons qu'au niveau méthodologique, on ne part pas ici des mots isolés, mais d'un paradigme où les mots viennent trouver leur place. Le chercheur qui analyse le terme *takerkurt*, par exemple, se réfère à une série de mots comme *amquqr*, *tiyeryert*, *ayeryur*, *yeryer*, etc., c'est-à-dire au paradigme d'où il tire sa signification. Une bonne partie du vocabulaire géographique berbère se caractérise par ce mode de formation lexicale¹⁰.

Pour ce procédé de formation lexicale, aussi fréquent et connu en berbère, il nous manque une étude avec un inventaire exhaustif qui permettrait d'expliquer un grand nombre de termes appartenant au vocabulaire géographique dont le sémantisme reste jusque-là obscur. Cette étude nous permettrait également d'avoir des listes de mots classés d'après leur mode de formation¹¹.

Il est important de signaler aussi que dans certains parlers berbères le sens de « pierre, galet, caillou » tire sa signification à partir de la notion de « dureté, sécheresse » avec la racine KR. C'est ce que nous retrouvons dans le parler des Ayt Hdiddou (Haut Atlas oriental) : *akuray*, fém. *takurayt* « petit galet, petite pierre » : *iemmer wasif igran s-ikurayn* « la rivière a recouvert les champs de galets » (Azdoud 1985 : 124).

Sécheresse, plage et aire à battre les céréales

Le mot *tayart*, attesté dans plusieurs parlers berbères, est le nom verbal de *yar* « être sec, dur », d'où le sens de « sécheresse, dureté, durcissement, aridité » :

tayart « sécheresse », tachelhit

tayart « terre sèche », tachelhit (Asaka, plaine de Tiznit)

tayart n'wanu « partie sèche du puits, fond sec du puits », tachelhit

tayert, *ayurar* « sécheresse, aridité », kabyle (Dallet 1982 : 622)

tayart « action de sécher, d'être sec ; séchage, durcissement, sécheresse, dureté », Ayt Hdiddou (Azdoud 1985 : 181)

tayart, *tayara* « sécheresse, aridité, dureté », Maroc Central (Taïfi 1991 : 198)

tyuri, *ayari* « sécheresse », Beni-Snous (Destaing 1914 : 321)

tayart, pl. *tayaren* « sécheresse », touareg de Niger (Prasse 1998 : 118)

teyart « fait d'être sec, de se sécher », touareg de l'Ahaggar (Foucauld 1951 : 1752)

Ce même terme *tayart* prend un autre sens dans le vocabulaire maritime tachelhit. En effet, ce terme désigne dans cette zone géographique « plage », ce qui signifie littéralement « bord de mer avec du sable sec ». Dans ce contexte, la série *yar* « être sec », *syer* « sécher », *asyar* « le fait de sécher », *tayart* « plage » forment un champ lexical appartenant au vocabulaire de l'espace maritime et de l'espace aquatique en général : rivière, cours d'eau, ruisseau, etc. J'ai

¹⁰ C'est le cas par exemple de *tagragra*. Ce terme, qui appartient au vocabulaire géographique, désigne tout terrain ou territoire qui présente la forme d'une carapace *tagra*. Cela correspond aux endroits ballonnés (cuvette, bassin, etc.). Par ailleurs, il importe de signaler que cette forme *tagragra* est largement attestée en toponymie dans plusieurs localités du Souss.

¹¹ L'expression linguistique de la répétition d'un mouvement ou la multitude d'une réalité se fait dans d'autres langues par des unités lexicales à redoublement ; voir à ce propos les travaux de F. Skoda 1982.

relevé dans plusieurs localités de pêche au sud d'Agadir des termes et des expressions en rapport avec cette notion de « dureté, sécheresse » qui décrivent l'espace maritime (El Mountassir 2015). Nous avons ainsi le terme *asyar* -nom verbal de *syer* « sécher »- qui désigne dans cette zone littorale « marée basse ». Le moment où la mer commence à se retirer, cette situation se traduit dans la langue par l'expression *ar isyar lbher*, ce qui signifie littéralement « la mer fait sécher / se sèche ». En d'autres termes, l'espace du littoral est perçu comme un espace sec, découvert par la mer au moment de la marée basse (moment de reflux) d'où le terme *tayart* qui désigne dans ce contexte « plage ». Rappelons que ce même terme désigne en langage terrien « sécheresse ».

Dans certains parlers berbères, le nom de l' «aire à battre les céréales » est dénommé à partir de la notion de « dureté, sécheresse ». C'est l'exemple touareg *tiyeryert* « aire à battre le grain » = « terrain plat et dur pour battre le grain ». Ce terme fait partie de la même famille de mots que *yeryer* « rendre sec et dur » et *ayeryer* « fait de rendre sec et dur » (Foucauld 1951 : 1751, 1753-1754). *tiyeryert* signifie en kabyle «sol de maison» (Dallet 1982 : 623), et dans certains parlers ce même terme prend le sens de «surface plane et bien damée».

Lexique géographique berbère : une diversité de désignations et une unité de signification

L'ensemble de ces termes d'origines si diverses et si dispersés dans l'espace forment bien une homogénéité frappante. L'idée initiale ou le protosémantisme qui supporte l'ensemble est celle de «dureté, sécheresse». Tous les termes de ce champ mettent en évidence les traits pertinents décrivant une réalité spatiale qui se caractérise par la dureté et la sécheresse.

Il s'agit d'un bel exemple qui illustre ce contraste entre l'unité du vocabulaire géographique berbère et les multiples variations dialectales. Si les divers parlers berbères ont développé des systèmes de désignations assez variés dans le domaine du vocabulaire géographique, le fonds commun de ce vocabulaire reste reconnaissable. Cette diversité lexicale reflète celle des modes de vie et de l'organisation sociale du monde berbère. Le vocabulaire relatif à l'espace géographique s'adapte avec le milieu naturel et social et varie avec lui. Ceci est évident : la terminologie de l'espace n'est pas la même chez les touaregs du désert que chez les communautés sédentaires du sud-ouest du Maroc.

Dans ce sens, il est fort intéressant de voir comment ce changement social et institutionnel s'est opéré dans la langue berbère selon les régions. Car, il est important de rappeler ici que les diverses régions du monde berbère n'ont pas connu les mêmes évolutions sociales. Les sociétés berbères sont restées isolées les unes des autres si bien que chaque région possède ses spécificités linguistiques. Il est important de préciser ici que la langue est un fait social, et comme tous les autres faits sociaux, elle évolue avec le temps et se diversifie dans l'espace. C'est dans ce contexte que certains linguistes parlent d'étude géologique des mots qui consiste à situer chronologiquement et géographiquement leurs significations, à définir leurs rapports et à reconstituer leur genèse.

A travers cette analyse de la base \sqrt{R} , j'ai tenté de saisir quelques mécanismes d'évolution et d'adaptation du vocabulaire spatial de « dureté, sécheresse » tout en tenant compte de la dimension géographique et sociale que véhiculent les unités lexicales. Il importe de rappeler dans ce sens, que cette analyse s'inscrit dans une approche qui étudie la langue avec tout l'univers humain qui l'entoure. Nous ne pouvons pas par exemple saisir la parenté entre les termes *yar*, *azayar*, *tayart*, *takerkurt*, *aqerqar*, *ayeryur* etc., sans tenir compte du milieu géographique et social dans lequel ces mots sont attestés. En d'autres termes, cette approche donne la priorité à la dimension anthropologique de la langue, sachant que celle-ci n'est

jamais une entité disjointe de la réalité et du vécu humain. D'autre part, cette analyse montre que, dans les travaux sur le lexique, il faut renoncer aux méthodes qui ne considéreraient les mots qu'en termes isolés, ne tenant pas compte de leur champ dérivationnel avec la totalité des acceptions sémantiques. Traiter les mots dans leur série dérivationnelle la plus large possible permet de révéler les spécificités d'une langue et sa vision du monde.

C'est dans ce sens que nous voulons montrer dans cette analyse que la dérivation n'est pas conçue ici comme une simple juxtaposition des termes, c'est-à-dire de simples évolutions mécaniques; mais que les dérivés illustrent des opérations mentales et témoignent d'une vision du monde propre à une communauté donnée. A ce propos, A. J. Greimas (1966 : 75) estimait que la dérivation «constitue dans une large mesure, un système de classification». Ainsi, c'est en étudiant les séries dérivationnelles des mots d'espace géographique en rapport avec leur noyau de base de « dureté, sécheresse » que nous pouvons appréhender la manière dont les locuteurs berbères perçoivent ce type d'espace.

La séquence bi-consonantique γR , support de l'idée initiale de «sécheresse, dureté», constitue le signifié de puissance qui a engendré plusieurs séries de mots avec le sens de « lieu, endroit sec ou dur (terrain pierreux et inculte ; espace désertique, ...) ». Le passage de signifié de puissance aux mots s'effectue par un certain nombre de dérivations morphologiques et sémantiques comme nous l'avons vu dans les exemples précédents. Entre le mot *tayart* «plage» par exemple et le signifié de puissance γR « dureté, sécheresse », la dérivation est à la fois morphologique et sémantique : morphologique, car tous deux possèdent un signifiant commun γr - ; sémantique dans la mesure où le mot *tayart* est engendré à partir de sèmes «espace + du sable sec au bord de mer».

Par ailleurs, l'étude de ce champ morphosémantique montre aussi qu'un même mot peut avoir plusieurs significations selon les parlars. La démarche consiste à établir le noyau sémique commun à ces différentes significations. Il s'agit ici d'une opération diachronique (et historique), car ces termes appartiennent à des aires géographiques diverses et sont attestés à des périodes linguistiques différentes. Le cas de *azayar* « endroit sec, plaine sèche, terrain boisé, pâturage desséché, extérieur, désert, ... », est un bel exemple qui illustre ce phénomène. C'est dans ce contexte que nous adoptons la distinction fondamentale formulée par Benveniste (1969 : 12) qui consiste à ne pas confondre signification et désignation. Pour ce linguiste, il faut savoir «établir certaines distinctions essentielles [...] entre désignation et signification, à défaut de laquelle tant de discussions sur le sens sombrent dans la confusion. Il s'agit, par la comparaison, et au moyen d'une analyse diachronique, de faire apparaître une signification là où, au départ, nous n'avons qu'une désignation».

Pour ce même linguiste, une bonne méthode linguistique comparative dans le domaine du vocabulaire consiste à chercher, au-delà des désignations, à atteindre le niveau profond des significations. Dans ce sens, chaque champ morphosémantique présente une remarquable diversité de désignations, mais qui correspondent, à un niveau plus profond, à une unité de signification.

Références bibliographiques

- Aghali-Zakara, M. (1999). Anthroponymes et toponymes touaregs. Inventaires morphologique et corrélations. *Littérature Orale Arabo-Berbère*, 27, 209-248.
- Azdoud, D. (1985). *Lexique et textes des Aït Hadiddou (Maroc Central)*. Thèse de 3ème cycle, Sorbonne EPHE et Paris III.
- Benveniste, E. (1955). Homophonies radicales en indo-européen. *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, tome 51, 14-41.

- Benveniste, E. (1969). *Le vocabulaire des institutions indo-européennes.2. pouvoir, droit, religion*. Ed. Minuit.
- Bernus, E. (1982). Points cardinaux: les critères de désignations chez les nomades touaregs et maures. *Bulletin des études africaines de l'INALCO, vol. I (2)*, 101-105.
- Casajus, D. (1981). La tente et le campement chez les touaregs Kel Ferwan. *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée, 32/2*, 53-70.
- Chaker, S. (1979). Les racines berbères trilitères à 3^{ème} radicale alternante. *Comptes-rendus du G.L.E.C.S, XVIII-XXIII, fasc.2*, 293-303.
- Chaker, S. (1990). Comparatisme et reconstruction dans le domaine chamito-sémitique : problèmes de méthodes et de limites. *Travaux du Cercle Linguistique d'Aix-en-Provence, 8*, 161-186.
- Chaker, S. (1995). *Linguistique berbère. Etude de syntaxe et de diachronie*. Peeters.
- Cohen, D. (1975). Rapports sur les conférences de Sémitique comparé, *Annuaire 1974 / 1975 de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes*, 265-275.
- Dallet, J.M. (1982). *Dictionnaire kabyle-français. Parler des Aït Mangellat*. SELAF.
- Delheure, J. (1984). *Dictionnaire mozabite-français*. SELAF.
- Delheure, J. (1987). *Dictionnaire Ouargli-français*. SELAF.
- Destaing, E. (1914). *Dictionnaire français – berbère (Dialecte des Beni- Snous)*. Ernest Leroux.
- El Mountassir, A. (1996). Etude d'un champ morphosémantique en berbère : le cas de l'étymon BR. *Awal vol 14*, 81-87.
- El Mountassir, A. (1998). La perception de l'espace en tachelhit. Cas de présaharien marocain. *Actes du colloque Les oasis du Bani,Tata 15-17 mai 1995*, Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines d'Agadir, 125-138.
- El Mountassir, A. (2001). *Espace, langue et société chez les Ichelhiyn. Sud-ouest du Maroc*. Thèse de Doctorat d'Etat, Université Ibn Zohr, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Agadir.
- El Mountassir, A. (2002). La notion de "mou, humide, tendre" en berbère : l'étude de la base LY. *Articles de linguistique berbère, Mémorial Werner Vycichl, Réunis et édités par K. Naït-Zerrad, L'Harmattan*, 181-196.
- El Mountassir, A. (2005a). Lexique et perception de la réalité en berbère. L'exemple du terme *azayar*. *Faits de langues, vol 1 (26)*, 259-269.
- El Mountassir, A. (2005b). Kerkur. *Encyclopédie Berbère, vol XXVII*, 4176-4178.
- El Mountassir, A. (2006). La séquence consonantique br- et la formation des noms en berbère. *Berber Studies, vol 14*, 95-104.
- El Mountassir, A. (2010). Maison. *Encyclopédie Berbère, vol XXX*, 4525-4528.
- El Mountassir, A. (2015). Ces voix et ces mots qui disparaissent. Le vocabulaire maritime berbère (tachelhit). *Revue des Etudes Berbères, vol 10*, (Berbère et arabe maghrébin. Etudes de linguistique et de sociolinguistique), 189-203.
- Foucauld, Ch. (De). (1951). *Dictionnaire touareg-français, dialecte de l'Ahaggar*. 4 tomes. Imprimerie nationale.
- Galand, L. (1989). Comparaison et description dans l'étude du berbère, *Journée d'études de linguistique berbère : samedi 11 mars 1989*, 19-36.
- Galand, L. (1997). A propos des noms de l'écorce. *Rocznik Orientalistyczny (Orientalia Memoriae Professoris Thaddaeo Lewicki Dedicata), n° 50/2*, 95-102.
- Galand-Pernet, P. (1963-1966). Ver, coucou, coup de takouk. Notes sur un champ morphosémantique en berbère. *Compte rendus du GLECS, vol X*, 6-14.
- Galand-Pernet, P. (1984). Sur quelques bases radicales et champs morphosémantique en berbère. *Current Progress in Afro-Asiatic Linguistics (Papers of the Third International Hamito-Semitic Congress)*, 291-303.
- Galand-Pernet, P. (1985). Blanc, lumière, mouvement. *Littérature Orale Arabo-Berbère, vol 16-17*, 3-20.

- Galand-Pernet, P. (1992). Du désert-vie au clos construit : espaces berbères. *Revue d'études islamiques*, vol LV-LVII, 381-406.
- Greimas, A. J. (1966). *Sémantique structurale*. Larousse.
- Guiraud, P. (1967). *Structures étymologiques du lexique français*. Larousse.
- Haudry, J. (1985). La reconstruction. *La linguistique*, 21, 91-107.
- Laoust, E. (1920). *Mots et choses berbères. Dialectes du Maroc*. Challamel.
- Laoust, Emile, 1940, Contribution à une étude de la toponymie du Haut- Atlas, *Revue d'études islamiques*, vol 1-2, 27-77.
- Meillet, A. (1925). *La méthode comparative en linguistique historique*. Champion.
- Mounin, G. (1975). *La sémantique*. Seghers.
- Naït-Zerrad, K. (2000). Autour de la base morphosémantique SK en berbère. *Etudes berbères et Chamito-sémitiques, Mélanges offerts à Karl-G. Prasse*, 295-302.
- Picoche, J. (1993). Analyse lexicale et perception de la réalité. *Cahiers de praxématique*, 21, 37-52.
- Prasse, K. G., Ghoubeid, A. & Ghabouane, M. (1998). *Lexique touareg - français* [2^{ème} édition], Museum Tusulanum, Université de Copenhague.
- Skoda, F. (1982). *Le redoublement expressif : un Universal linguistique. Analyse du procédé en grec ancien et en d'autres langues*. SELAF.
- Taïfi, M. (1991). *Dictionnaire tamazight-français.(parlers du Maroc central)*. l'Harmattan-Awal.